

Marie Page

Une improbable rencontre



Paris, le 17 février

Monsieur,

Vous avez sonné alors que j'étais encore endormie. Enfin, endormie, c'est vite dit. J'étais dans l'état à moitié comateux qui me caractérise au réveil. L'état qui précède celui où les inquiétudes, les contrariétés, mises en sourdine pendant quelques heures, reprennent soudain possession de mon esprit avec une vigueur renouvelée et débitent les mêmes pensées abrutissantes encore et encore, comme un chœur antique qui rabâche ses rengaines.

Je me suis levée sur le champ. Si j'avais su qui vous étiez, je serais restée bien au chaud dans mon lit. Qui donc espérais-je voir de si bon matin ? J'ai enfilé un peignoir, j'ai passé mes mains dans mes cheveux et je vous ai ouvert sans vérifier dans le judas, sans demander qui vous étiez.

Avant même de me saluer, vous m'avez interrogée :

– Vous ouvrez toujours à tous ceux qui sonnent ?

J'ai répondu en hésitant :

– Heu, oui, pourquoi ?

– Vous ne devriez pas vous fier aux gens de manière aussi spontanée, vous risquez d’avoir une mauvaise surprise un jour !

Vous ai-je remercié pour le conseil ? Il est vrai que vous étiez la personne la mieux placée pour me le donner.

Vous étiez seul, vous portiez un imperméable vert bouteille. Est-ce l’uniforme dans votre métier ? Dans les films, on voit toujours les inspecteurs de police en imperméable. Ce qui m’a le plus frappée, ce sont vos yeux très clairs, mobiles, à l’affût. J’avais l’impression que votre regard photographiait tout ce qui était à sa portée : *clic clic*. Je me sentais perdue, là devant vous, la tête ailleurs et le cœur... mais ne parlons pas du cœur. J’avais pris plus de comprimés que j’aurais dû. Rassurez-vous, je ne souhaitais pas me suicider, mais juste me mettre hors jeu pour un moment. Vous avez dit que vous souhaitiez m’interroger sur la mort du docteur Jérôme Simian. Je ne devais pas avoir l’air surprise, ça vous a déplu. Je ne devais peut-être pas avoir l’air triste non plus. Je ne pouvais pas avoir l’air de ce que je n’étais pas. Au fond de moi, j’étais plus résignée que triste. Alors, je devenais suspecte. Vous m’avez demandé si je le connaissais. Je vous ai répondu : « oui ». Nous étions toujours face à face dans le vestibule. Je vous ai invité à entrer au salon. Vous avez refusé de vous asseoir dans un fauteuil et avez poursuivi votre interrogatoire debout. Était-ce

pour mieux me dominer de votre mètre quatre-vingt-cinq ? (C'est à peu près votre taille n'est-ce pas ?) Vous m'avez dit que des témoins m'avaient aperçue le jour du décès. La concierge de l'immeuble où demeurait le D^r Simian m'avait vue dévaler l'escalier à toute vitesse quelques secondes après avoir entendu un coup de feu. L'air hagard, je n'avais pas répondu alors qu'elle m'avait posé une question et je m'étais enfuie comme une voleuse. Je vous ai confirmé que ces témoignages étaient rigoureusement exacts. Vous m'avez demandé si j'avais tué ou participé d'une quelconque façon à la mort du docteur Simian.

En guise de réponse, je vous ai demandé si je pouvais me faire un café. Je venais de me lever et j'avais besoin de café pour me réveiller. Je vous ai offert de vous en préparer un à vous aussi. Vous avez accepté et avez voulu savoir quelle sorte je prenais. J'ai trouvé votre question saugrenue. Je suis tellement habituée à passer les mêmes commandes à l'épicerie que je ne vérifie plus les marques de ce que j'achète. Vous m'avez suivie à la cuisine. J'ai vérifié sur le paquet :

– Du moka, du pur arabica ! Ça vous convient ?

Vous m'avez regardée d'un air étrange avant de répondre :

– Ah bon ! Eh bien, oui, mais une petite tasse.

Bon d'accord, je ne connais rien au café. Vous aviez deviné, non ? Vous êtes reparti à l'attaque :

– Avez-vous tué le docteur Simian ? Ou avez-vous participé d'une manière ou d'une autre à sa mort ?

Mon « non » a fusé. J'étais dans la cuisine, j'avais allumé le gaz pour chauffer la cafetière. Puis vous m'avez demandé si nos relations étaient intimes. Comme ça, de but en blanc. Heureusement, je vous tournais le dos. Je me souviens que j'avais tiqué. Mettez-vous cinq secondes à ma place. Des coups à votre porte vous réveillent en sursaut. Vous avez le cerveau embrumé par les effets de calmants. Un inconnu vous bombarde de questions au sujet de votre intimité, au sujet de quelqu'un que vous avez beaucoup aimé et qui vient de décéder. Il vous interroge sur vos secrets et il faudrait répondre bien gentiment, se mettre à nu sur simple commande. Je vous ai interrogé sur la signification que vous donniez au mot intime. Vous m'avez lancé un regard furieux :

– Bon, ça va, ne jouez pas à la gamine, vous savez ce que cela signifie. En langage clair : est-ce que vous avez couché avec le D^r Simian ?

J'ai vu que vous portiez une alliance. Je vous ai renvoyé votre question :

– Et vous, est-ce que vous avez eu des relations intimes avec votre femme ?

Votre visage a pris la couleur du jambonneau. « Il va cogner, me suis-je dit. Je sens qu'il se retient pour ne pas frapper. » Vous êtes sanguin, du genre qui s'emporte pour peu, ça doit vous desservir dans votre métier. Vous m'avez répondu que cela ne me regardait pas. J'ai enchaîné en disant que je partageais votre irritation, que cela était désagréable qu'une

inconnue s'insinue dans votre vie privée et vous pose des questions semblables. Bien sûr, vous avez compris le parallèle. Vous avez argué que les deux situations n'avaient rien en commun, que je confondais tout : votre interrogatoire n'était pas gratuit ; vous ne posiez pas des questions par plaisir ; vous aviez une enquête à mener ; vous accomplissiez votre travail ; si je continuais à jouer les provocatrices, vous m'enverriez au poste.

Est-ce que je restitue bien ce qui s'est passé ? La cafetière s'était mise à siffler. Je vous ai servi une petite tasse et moi j'ai versé le café et le lait chaud dans mon gros bol bleu, ça m'a permis de gagner du temps. Vous avez avalé votre café non sucré d'un trait. J'avais envie de vous dire que ce n'était pas bon de boire trop chaud, mais ce n'était pas le moment de vous donner des conseils au sujet de votre santé et puis, vous auriez pu me rétorquer que le café au lait, tel que je le prenais, était mauvais pour le foie. Je vous ai répondu sur un ton très calme, je crois, que je comprenais la situation, mais que vos questions manquaient de précision. Par exemple vous, vous avez sans doute couché avec votre femme la nuit précédente, mais avez-vous eu des relations intimes ? Car on peut concevoir que l'on partage le lit de quelqu'un sans avoir de relations intimes, n'est-ce pas ? Comme on peut avoir des relations intimes sans coucher avec une personne. De plus, on peut même avoir des relations intimes sans coucher ni faire l'amour avec quelqu'un.

Pourquoi l'intimité se ramènerait-elle toujours au sexe ? Tout dépend quelle réalité l'on attribue au mot intime. C'est pour cela que je vous avais posé la question. J'aime bien me mettre d'accord sur le sens des mots avec mes interlocuteurs. On ne prend jamais assez de précautions pour le préciser et les conséquences peuvent être très graves. Je vais vous faire un aveu : l'intimité pour moi se situe au niveau du cœur et non plus bas.

Dieu merci, vous n'avez pas vu votre visage à ce moment-là. Je suis persuadée que vous ne vous seriez pas plu. Vous avez comme gonflé. Vos beaux yeux lançaient des éclairs. (C'est vrai, vous avez de beaux yeux.) Ne trouvez-vous pas que c'est une bénédiction que nous soyons aveugles à nous-mêmes ? Que nous ne puissions nous voir agir ? Que nous ne puissions savoir l'effet que nous produisons sur les autres ? Vos propos ont été odieux. Si, si, vraiment, je vous assure ! Vous m'avez traitée d'écervelée qui veut jouer au plus fin avec vous. Vous avez aboyé :

– Que foutiez-vous chez lui ? (Oui, je vous jure, vous m'avez dit « foutiez ».) Pourquoi êtes-vous partie en courant ? Pourquoi n'avez-vous pas prévenu la police ? Qu'est-ce que vous avez emporté dans votre sac ? Vous l'avez tué, n'est-ce pas ?

C'est fou comme l'état de suspect vous réduit à moins que rien. On peut se permettre toutes les familiarités avec un suspect, non ? Je suis restée devant vous sans voix. Sans vouloir vous paraître

prétentieuse, je ne suis guère habituée à ce que l'on me tienne ce langage. Si seulement vous saviez à quel point les mots, leur précision, leur beauté comptent pour moi. À cet instant précis, vous représentiez ce que j'exécrais le plus sur cette bonne vieille planète : les gens vulgaires, brutaux, sans finesse. Ceux qui saccagent tout sur leur passage. Je n'avais plus rien à vous dire. J'ai fini de boire mon café comme si vous n'existiez pas, le regard fixé sur le rebord de mon bol. J'ai enfilé mon scaphandre et plongé au plus profond de moi. Impossible de m'atteindre. Grotte sacrée. Refuge inexpugnable.

Comprenez-moi bien, j'étais incapable d'ajouter un mot de plus, incapable de me livrer. Les confidences ne peuvent pas être extorquées. On ne sonde pas les cœurs avec un marteau-piqueur, pas le mien en tout cas. Je veux dire qu'il faut que ça vienne tout seul, que j'éprouve le besoin de me confier, à un ami ou à des proches par exemple, mais pas à un policier qui utilise le rapport de force, l'intimidation. J'ai besoin de temps, besoin de comprendre, de remettre chaque élément à sa place. La vérité est un si fragile filament de cristal, on ne peut pas la recueillir à coups de massue.

Vous n'avez pas su vous y prendre avec moi et ça, il me semble que vous l'avez compris lorsque vous m'avez observée me fermer, me recroqueviller, rentrer en moi comme l'on regagne un abri douillet, hors d'atteinte, loin du tumulte. Lorsque je suis comme ça,

morte au monde, autiste, vous auriez pu me torturer, je n'aurais rien dit. Je sais éviter de souffrir, il suffit de savoir se concentrer. Notre cerveau est incapable de penser à deux choses à la fois.

Tout ce que vous avez réussi à me soutirer au bout d'un long, d'un très long silence, c'est :

- Il s'est suicidé.

- Mais encore ? insistiez-vous. Étiez-vous présente lorsque c'est arrivé ?

- Non, j'étais déjà partie.

Vous avez abdiqué. Vous vous êtes levé, vous avez ouvert la porte et m'avez promis de revenir et que « la prochaine fois, ça ne se passerait pas comme ça ». Je n'avais pas bougé. J'étais toujours assise à la table de la cuisine, le regard fixé sur l'ébréchure du bol.

Ce ne sont pas vos menaces qui m'inquiètent. Je vous l'ai dit, je n'ai rien accompli de répréhensible. Je voudrais simplement mettre un terme à cette affaire. C'est pourquoi je préfère vous écrire, prendre mon temps, bien évaluer ce qui s'est produit. Je ne supporte pas d'être bousculée. Et puis, expliquer par écrit m'est plus facile : je choisis mon heure, le temps qui m'est nécessaire, et surtout je choisis mes mots afin de mieux exprimer mes idées. En présence d'autrui, je suis parasitée, je réagis en fonction de l'interlocuteur, de l'effet qu'il exerce sur moi, des ondes que je reçois, de mes émotions à ce moment-là. Je ne suis plus libre, mes déclarations sont tronquées. Une lettre peut-être relue, modifiée alors que ce qui

est dit est dit, n'est-ce pas ? Impossible de ravalé ses paroles ! Même si ce qui est dit ne correspond pas à ce que l'on pense vraiment. Je crois bien appartenir à cette catégorie de personnes qui, lors d'un interrogatoire brutal, avouent des crimes qu'elles n'ont pas commis.

J'ai l'impression qu'en dépit de votre carapace, vous êtes un homme sensible et que si je vous explique posément les événements, vous comprendrez. Je sais que je vous ai donné une mauvaise impression. Je me comporte d'une manière qui peut paraître arrogante ou provocatrice, mais il ne s'agit que d'une façade, comme pour vous. Si vous êtes un bon policier, vous l'aurez deviné, vous devez être psychologue dans votre métier. De toute manière, je vous prie de m'excuser pour mon attitude.

Je réitère ce que je vous ai dit : le docteur Simian s'est enlevé la vie, car il était très malade et se savait condamné. Je vous demande comme une grande faveur de conserver la confidentialité de mes déclarations. Je vis avec ma tante, la sœur de mon père. Elle était absente lors de votre visite. Il ne faudrait en aucun cas qu'elle apprenne que je suis mêlée à ce suicide.

Vous devez avoir effectué une petite enquête à mon sujet. Aujourd'hui, vous savez sans doute de qui je suis la fille. Je vous en conjure, il y a eu tellement de drames dans notre famille, évitez que mon nom soit associé à celui du décès de Jérôme Simian. Certains se

feraient un plaisir d'exploiter l'affaire. Je vous jure de mon innocence, sur ce que j'ai de plus précieux : la mémoire de mon père...

EXTRAIT

Le courage de sortir me manque. Je viens de manger mes deux derniers œufs avec le morceau de pain qui me reste d'hier. Ce n'est pas grave, je n'ai pas faim. À la douleur d'avoir perdu l'une des personnes les plus importantes de ma vie, l'homme que j'aime, s'ajoute l'accusation d'avoir été impliquée dans sa mort.

L'obligation de me défendre m'oblige à réagir, m'interdit de m'apitoyer sur moi-même. L'instinct de survie l'emporte sur l'envie de mourir. Oh Jérôme ! Cela faisait-il aussi partie de tes plans ?

Comment agir ? Je crains que tout ne m'accuse. Peut-être ai-je contribué d'une certaine manière à précipiter les événements qui ont abouti à la mort de Jérôme ? Il est impératif de parvenir à me sortir de ce pétrin pendant que je suis seule à Paris. J'ai deux semaines avant l'arrivée de Marie pour résoudre ce problème.

Marie est encore en Bretagne. Tante Marie, mère Marie, sœur Marie, geôlière Marie surtout ! Depuis

mon enfance, elle ne me lâche pas. Elle persiste à s'insinuer dans toutes mes affaires, même les plus personnelles. Si elle a pris soin de moi pendant mes jeunes années, maintenant, elle m'étouffe.

J'appréhende son retour comme si j'étais encore une gamine qui craint d'être prise en faute. Pourvu qu'elle ne sache rien. J'entends déjà ses imprécations si par malheur elle apprenait que je suis mêlée à une mort suspecte aux yeux de la police : « Comment oses-tu ? Es-tu devenue folle ? Ah ! Je m'y attendais ! Cela devait se produire ! Tu ne pouvais pas échapper à l'atavisme ; tu ressembles trop à ta mère ! »

Elle sait où toucher pour me blesser. Dès qu'elle fait allusion à ma mère, il y a quelque chose qui se recroqueville à l'intérieur de moi et je deviens muette. Je ne supporte pas que l'on touche à ma mère. J'ai mal au mot mère. Ah oui ! Marie avait bien accompli son rôle de surveillante de mauvaise graine ! Mémoire de la famille chargée de me surveiller, de m'empêcher de m'égarer sur les chemins interdits qu'empruntèrent mes parents. Quand est-ce qu'elle me permettra d'oublier de qui je suis la fille ? Quand finirai-je d'expié les sinistres circonstances de ma naissance ?

Je sais que dès son retour, je réintégrerai le personnage officiel : la sage, l'obéissante, la virginale Kitty. Je redeviendrai son reflet : célibataire perpétuelle destinée à me dessécher corps et âme bien avant la mise au tombeau. À l'avance, je me déteste. Vais-je un jour me libérer de son ascendant ? À sa mort sans doute.

Chaque matin, je maudis ma faiblesse à son égard. Que de fois n'ai-je pas rêvé de m'enfuir ou de me rebeller ? Pour en être capable, il faut avoir appris jeune ou être entraîné par quelqu'un.

Certains gagnent des médailles aux jeux olympiques, d'autres réussissent en affaires, dans la politique, dans les sport, les arts, que sais-je ? Les victoires d'Alexandre ou de Napoléon ne sont rien en comparaison avec la bataille que je mène. La plus grande victoire que je pourrais obtenir dans ma vie, celle qui me comblerait au-delà de toute espérance, ma médaille à moi, mon prix Nobel, ma couronne d'empereur, mon Himalaya, serait de pouvoir, une fois pour toutes, affronter ma tante et me dégager de son emprise. Ô le bonheur ! Ô l'indicible joie à l'avance savourée ! Devenir moi, totalement moi, sans entraves, un moi autonome, libre, indépendant. Et cette chose-là, qui n'a l'air de rien, qui me rendrait ridicule si j'en parlais, m'est insurmontable. Combien de fois me suis-je préparée à l'assaut et combien de fois ai-je été vaincue ? Dieu du ciel, que je déteste cette partie de moi qui s'écrase comme une larve immonde. Où se cache-t-elle cette lâcheté ? Comment mettre la main dessus, lui tordre le cou ? Car ce n'est pas ma tante la fautive, c'est moi.

Qui croirait que c'est le sang de mon père qui coule dans mes veines ? Mon père l'insurgé, l'aventurier, la brebis galeuse de la famille, celui qui a eu le courage de s'opposer aux siens, de partir et de vivre sa vie telle

qu'il la concevait. Comme il a eu raison ! Comme je le comprends et comme je l'envie ! Ce qu'ils ont dû lui empoisonner l'existence ! Moi, on m'a bien fait rentrer dans le rang, j'ai marché au pas, leur pas, j'ai parlé leur langage, me suis pliée à leurs coutumes. Ils ont réussi à me façonner là où ils avaient échoué avec mon père. Les générations se suivent et ne se ressemblent pas.

Je sais bien que jamais, dans l'esprit de Marie, je ne mènerai une existence assez exemplaire, une existence digne de mon père ! Pourtant, de son vivant, on ne le portait pas aux nues, mon pauvre papa. Il était considéré comme un anarchiste, un mésadapté, un raté qui se laissait entretenir par sa famille. Et voilà que d'un coup, la célébrité posthume a effacé les soupçons, les doutes ! Grand coup de chiffon sur l'ardoise ! On efface tout et l'on rédige à la place, en belles lettres avec des pleins et des déliés, une histoire touchante et honorable. Sa famille a été étonnée que de hautes autorités lui reconnaissent du génie, alors que de son vivant, il n'avait été que source d'inquiétudes pour les siens.

Dieu merci, la gloire et l'argent ont été de la partie. Sinon, que serais-je devenue et qu'aurais-je entendu ? L'immense succès de mon père m'a sauvée de l'humiliation la plus atroce. On s'est interdit de malmener la fille du grand homme. Comme Marie sait bien vous emballer l'illustre personnage qu'est son frère ! De beaux rubans de couleur, un papier brillant,

impeccable ! Hélas, ce bel assemblage n'est qu'entrelacs de mensonges.

Si la gloire de mon père m'a épargné l'humiliation, sa mémoire est lourde à porter. Je veux l'honorer, certes, je ne demande pas mieux, j'aime mon père, mais faut-il vraiment que, pour rester digne de lui, je suive les traces de Marie, que je m'interdise toute vie personnelle ? À deux reprises, elle a réussi à me faire renoncer au mariage. Souvenirs insupportables ! Jamais, je ne suis parvenue à prendre mon propre parti contre elle. Elle était trop habile dans l'art de me remettre à ma place. L'espoir m'était interdit et il était hors de question que je puisse me marier un jour. Merci, ma tante, d'avoir eu des projets pour ma vie. Sans me consulter, cela allait de soi. Qui étais-je pour revendiquer des droits sur moi-même, sur mon destin ?

Ma libération, voilà ce que je souhaite le matin en me levant, le soir en me couchant. S'évader du bagne est plus facile que de me libérer de mes chaînes mentales. Ces chaînes posées alors que j'avais cinq ans. Je vis comme si j'avais grandi autour des chaînes, elles sont là, incrustées en moi. Cela me rappelle ces clous que, pour une raison ou une autre, on plante dans les arbres. Au fil des ans, le tronc se développe, avale le clou qui devient peu à peu invisible et constitue une hantise pour les bûcherons, car il détériore les tronçonneuses. Ces chaînes sont aussi présentes en moi que ces clous fichés dans la chair des arbres. Allez donc

les enlever après toutes ces années ! Et comme un seul clou peut enlever sa valeur au plus bel arbre, mes chaînes ont ôté toute valeur à ma vie.

En quinze jours, à moins de parvenir à dissuader l'inspecteur de poursuivre son enquête, il faudra que je puise en moi le courage de braver le courroux de ma tante. Puiser en moi. Mais où en moi ? Où irais-je le chercher ce courage ? Comme si j'en possédais une réserve et qu'il me suffisait d'en prélever une quantité. Il me semble entendre Marie : « Tu as toutes les ressources en toi, tu n'as qu'à les chercher. » Ah bon ! À l'entendre, seule un peu de volonté est nécessaire. Mais, avant de puiser, il faut le fabriquer ce courage. Je devrais m'en fabriquer une bonne quantité. Le problème, c'est que ma machine à fabriquer le courage, ce genre de courage-là, ne fonctionne pas.

Jérôme, si tu m'entends viens à mon secours.